

Son siècle épouventé de n'avoir pas connu

Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Mallarmé

Remarquable exposé, le 8 février, sur « Simone Weil, philosophie et politique » par un spécialiste de cette figure intellectuelle du XX^e siècle, Jean-Marc Ghitti, auteur de plusieurs livres sur elle, le dernier, récent, intitulé « Passage et présence de Simone Weil ». L'exposé a visiblement suscité un écho dans l'auditoire.

M'a personnellement surpris sa composition. Le décalage ressenti entre le corps du propos et sa conclusion. Autant le premier établissait clairement, pédagogiquement l'incontestable actualité politique de cette pensée – alors que tant de philosophes qui lui sont postérieurs nous paraissent déjà usés sur ce terrain – la seconde, s'appuyant sur Lacan et sa conception du désir féminin, avançait une interprétation de son mysticisme que j'ai mal suivie. Sans doute faute de familiarité avec ce domaine d'expérience, et aussi avec l'oeuvre en question dont je n'ai lu de près que « Attente de Dieu », un recueil de lettres précédant d'une année seulement la mort de l'auteure. Livre posthume bien sûr. On sait le rôle décisif joué par Albert Camus dans la publication de cette oeuvre philosophique plus que singulière.

Quelques points de l'exposé de J.M. Ghitti. Le rappel que de cette intellectuelle à la formation philosophique parfaitement classique les premiers écrits portent sur la crise de 1929, preuve que d'emblée sa réflexion est dans le présent commun mais abordé dans la complexité cohérente de ses « conditions socio-spirituelles ». Sa démarche est ainsi parallèle mais bien distincte de celle des marxistes qu'elle va côtoyer sur le terrain des luttes sociales, car elle ne songe pas à séparer la réflexion et l'action. L'engagement - thème que Sartre imposera après 1945 – elle le vit comme une évidence. Sa recherche la conduit à une exploration très concrète de l'espace social où se distinguent les dimensions publique, professionnelle, naturelle et culturelle. Exploration qui aujourd'hui s'avère étonnamment suggestive : elle discerne des tendances, principalement la formation d'un pouvoir médiatique envahissant, qui n'ont fait que s'amplifier. La très bonne élève, l'helléniste pointue met en évidence la logique sociale qui dans les pays dits avancés rend les hommes esclaves de leurs propres méthodes, le grand piège d'allure rationnelle où ils vont s'enfermer. Elle qui vient d'un bon milieu parisien a choisi son camp : les victimes, les malheureux. Au Puy où la conduit son premier poste d'enseignante de philosophie, elle, femme seule, fréquente des ouvriers en lutte. On imagine la tête et les propos de la bourgeoisie auvergnate dans la petite ville hérissée de clochers et de statues de la Vierge. Elle est victime d'une campagne de la presse locale, et dans l'entre-deux guerres l'antisémitisme n'est pas un délit (Céline va bientôt s'illustrer : *Bagatelles pour un massacre*). Mais nouvelle surprise, cette fois à gauche, elle ne raisonne pas en termes de droits de l'homme, mais de besoins de l'âme. Elle va jusqu'à préconiser la suppression des partis politiques. En ces temps où la République est frontalement attaquée (février 1934), on imagine la perplexité de ses défenseurs (le Front populaire). Et la méfiance des combattants des Brigades internationales quand elle se rend en Espagne. Pas douée sur le plan physique, un accident bête l'empêche de participer à toute action. A Londres, pendant la guerre, elle demande à être parachutée en France occupée. Les Français libres lui conseillent de continuer à écrire.

Le terme de Nietzsche – l'autre grand philosophe souffrant de la modernité - traduit par inactuel ou intempestif me paraît résumer le destin de Simone Weil.

Après un rappel très convaincant de la fécondité de ses analyses politiques, l'exposé conclut par une interprétation de cette personnalité d'exception où la psychanalyse a sa part. Lacan surtout, et un de ses élèves, Michel Bousseyroux : *Trois essais sur la sexualité mystique. Marie de la Trinité, Simone Weil, Thérèse Neumann*. A lire. Et ce rappel : la philosophe mystique apparaît sous le nom de Louise Lazare dans le roman de Bataille : *Le bleu du ciel*. A relire. Mais le dernier mot revient à la philosophie, en s'interrogeant sur la signification de cette mystique très à part. Des considérations que je suis mal préparé pour les présenter, il me faudra lire ce qu'a écrit à ce sujet J.M. Ghitti.

En complément de ce sommaire compte-rendu, je vais ajouter quelques impressions de lecture. Portant sur les dernières pages de *Attente de Dieu*.

Ce livre se termine par trois lettres adressées à un religieux, un philosophe et un politique compagnon de De Gaulle. Le rapide commentaire qui suit n'a pour but que de poursuivre le débat installé par l'exposé.

Une dernière précision : Simone Weil est alors à Londres, très affaiblie, malade qui a toujours négligé de se faire soigner, elle a trente-trois ans. Elle aussi.

Dans ces trois ultimes lettres les paradoxes se bousculent. D'abord philosophie et religion se télescopent. *Il faut toujours soutenir ce qu'on pense...être continuellement prêt à abandonner n'importe laquelle de ses opinions dès l'instant où l'intelligence recevra davantage de lumière*. Quel philosophe, quel ami de la Vérité ne signerait pas des deux mains une telle déclaration de ton si cartésien? *Mais en même temps il faut prier perpétuellement pour obtenir plus de vérité*. De la nécessité de la prière pour la réflexion philosophique. Pour ma part, du jamais rencontré au cours de mes lectures dans ce domaine vénérable de la culture européenne.

De la religion, que dit Simone Weil ? Elle parle du christianisme, ayant auparavant expliqué qu'il est impossible de *comparer* et *hiérarchiser* les religions, de s'élever à un point de vue qui les dépasserait toutes, car on n'en connaît de l'intérieur qu'une seule (aussi est-il *extrêmement grave* de pousser et, pire encore, de contraindre une personne à changer de religion).

Dans la religion du Christ : *l'existence d'un bloc compact de dogmes en dehors de la pensée...quelque chose d'infiniment précieux*. Voilà une parole de croyante, mais que vient tout de suite glacer – ou brûler – cet avertissement : que ce bloc est *offert à l'attention plutôt qu'à la croyance*. La conversation des croyants m'a personnellement conduit à l'observation inverse, toute question un peu précise semblant les surprendre, comme si la pesanteur de la croyance avait endormi la grâce promise par l'attention.

Simone Weil parle toujours d'expérience. Grâce à une attention soutenue, des *parties sombres* du bloc compact infiniment précieux lui sont lentement devenues claires. *Mais d'autres passages des Evangiles me sont encore fermés*. Même à elle ! On aimerait savoir lesquels, ne serait-ce que pour mesurer d'avance la difficulté.

Parlons des *autres traditions religieuses et métaphysiques*, cette pluralité de croyances, cette vaste diversité doctrinale d'hier, d'aujourd'hui et sans doute de demain. *Bien que la foi catholique me paraisse de toutes la plus pleine de lumière* – apparence puisque c'est la religion qui est (presque) sienne, la seule qu'elle pourrait habiter – *l'attitude traditionnelle [des catholiques] sur ce point me paraît inacceptable* – apparence encore, le raisonnement restant sur le même plan. Ce qui est inacceptable dans cette attitude, c'est qu'elle *abaisse non seulement les autres religions, mais la religion catholique elle-même*. Les catholiques ne font pas mieux que les autres, en se croyant naïvement les meilleurs ils sont en fin de compte aussi nuls.

Conclusion logique : *je crois que l'attitude de l'Église en ce point n'est pas essentielle à la foi catholique...il me semble même qu'elle devra changer d'attitude*.

Simone Weil ajoute : comme elle a dû le faire en astronomie, physique et biologie. Elle a en effet fini par le faire, il suffit de regarder la devanture d'une librairie religieuse, la philosophe solitaire (et solidaire) avait vu juste.

Elle avance à son interlocuteur religieux une dernière idée que l'Église, à ma connaissance de non-spécialiste, n'a pas encore admise : *L'Écriture elle-même contient, il me semble, la preuve tout-à-fait claire que longtemps avant le Christ...il y avait une révélation supérieure à celle d'Israël.* Ses lectures en direction des textes sacrés ou canoniques de l'Orient, Egypte, Mésopotamie, Inde et Chine, étaient assurément considérables.

A son correspondant philosophe elle confie : *de l'Église je suis à la porte.* Il reste le dernier pas, décisif, à faire – je pense à Bergson en 1940 – mais *en ce moment je serais plutôt disposée à mourir pour l'Église, si elle a besoin... qu'à y entrer. Mourir n'engage à rien.* Elle mourra sans avoir franchi ce seuil, demeurée hors de l'Église.

Mais ce n'est pas tout : *Malheureusement j'ai l'impression que je mens, quoique je fasse...la question est de savoir où est le mensonge moindre, et c'est une question encore en suspens dans mon esprit.* L'esprit en suspens, voilà la philosophe qui revient. Avec sa constante préoccupation : le malheur humain, si profondément explorée par elle. « Malheur, dieu pâle aux yeux d'ivoire... » La plus probe et véridique doute d'elle-même, de sa sincérité. Et souffre du mal qu'elle fait à ses proches : *je voudrais tant faire plaisir aux gens que j'aime, et le destin fait toujours de moi une cause ou une occasion de peine.*

Je pense à Confucius, lisse, calme, simple, sans réplique : « Ce que tu ne désires pas pour toi, ne le propage pas sur autrui » (*Entretiens*, XV, 24).

Curieusement c'est à l'homme politique que Simone Weil s'ouvre du plus intime : *plus est réel le désir de Dieu et par suite le contact avec Dieu à travers le sacrement, plus est violent le soulèvement de la partie médiocre de l'âme.* Laquelle invente des arguments. Elle les emprunte à n'importe quel arsenal, y compris la théologie. Mais aussi la philosophie. On n'en sortira pas.

Ce tumulte intérieur est infiniment heureux. On la croit sur parole. Mais surtout, bien que quelque peu effrayé par ces vertiges intérieurs, on s'efforce de s'inspirer de ce regard d'aigle pour se regarder aujourd'hui, individuellement et collectivement.

Un autre spécialiste de cette exception, tant philosophique qu'existentielle, Pascal David, montre de façon très convaincante la dimension écologiste de sa pensée : « Simone Weil. Un art de vivre par temps de catastrophe. Transformer nos manières de penser et de vivre ».

La prose weilienne agite.